



Appareillage de la jouissance dans un cas où domine l'événement traumatique

Jean-Pierre Deffieux

« Là où ça parle, ça jouit, et ça sait rien »¹, il s'agit là d'une phrase bien difficile à cerner pour plusieurs raisons, d'abord parce que « ça parle », n'est pas « je parle », mais aussi parce que c'est un moment du dernier enseignement de Lacan où son abord de l'inconscient et de la jouissance subit plusieurs mutations².

Si l'on prend dans son sens le plus immédiat cette phrase située en exergue de la page 95 du Séminaire *Encore*, on peut l'entendre comme une satisfaction de jouissance à parler. Parler ne sert pas seulement à communiquer, mais avant tout à jouir, de la jouissance que Lacan a pu appeler celle du *blabla*, mais aussi de la jouissance de dire certains mots ou certaines phrases, et qu'il a aussi appelée, la *jouis-sens*.

Mais cette petite phrase renvoie à une autre de Lacan dans la même page : « [...] *l'inconscient, c'est que l'être, en parlant, jouisse, et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire – ne rien savoir du tout.* »

Dans la phrase « Là où ça parle, ça jouit », le ça, le ça freudien, est concerné à la fois par la parole et par la jouissance. La phrase plus complète, elle, définit l'inconscient comme une jouissance qui surgit de la parole et non pas comme un savoir.

Remarquons aussi que ce n'est pas le sujet de l'inconscient qui est ici appelé, mais l'être parlant, que Lacan va bientôt appeler le *parlêtre* auquel il finira par donner le nom d'inconscient : « D'où mon expression de *parlêtre* qui se substituera à l'ICS de Freud »³. Je le répète : « ça parle » n'est pas « je parle », et cela interroge le statut de la parole et celui de l'inconscient.

Ces deux phrases apportent une vision nouvelle de l'inconscient qui n'est pas encore celle de la dernière approche de celui-ci par Lacan, une vision qui donne son statut à l'inconscient non pas comme sens à déchiffrer, non plus comme formation de l'inconscient, mais comme ce que Lacan donne comme définition dans son texte de *Télévision*⁴ qui est quasi contemporain : l'inconscient comme message chiffré, l'inconscient comme chaîne de *jouis-sens*, c'est-à-dire l'inconscient au niveau de « la batterie signifiante de lalangue » qui « ne fournit que le chiffre du sens ». Nous ne sommes plus au niveau de l'inconscient structuré comme un langage, c'est-à-dire « un ensemble solidaire d'éléments différentiels, relatifs les uns aux autres, de telle sorte que toute variation de l'un se répercute sur les autres et entraîne des variations concomitantes »⁵, un inconscient dont on cherche à débusquer les effets de sens. Au niveau de *lalangue* qui est « la condition du sens », la parole est un monologue, elle ne vise pas la communication, elle ne met pas en jeu l'Autre du langage⁶.

« L'inconscient, c'est que l'être en parlant jouisse », cette phrase met en jeu le *parlêtre* et la jouissance de *lalangue* dans une parole autistique, dans une parole qui ne s'adresse pas à l'Autre.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 95.

² Ce texte a été discuté lors de la Conversation clinique qui s'est tenue à Marseille le 30 mars 2012.

³ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 565.

⁴ Lacan J., *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 21-22.

⁵ Miller J.-A., « Le monologue de l'apparole », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin/Le Seuil, n° 34, octobre 1996, p. 8.

⁶ Cf. Miller J.-A. aborde cette question dans son cours du 7 mars 2007.



Ce statut de la parole inconsciente reste ici un peu flou et ce n'est pas dans *Encore* qu'on trouve la réponse, Lacan est encore hésitant sur le statut à donner de l'inconscient. Qu'il soit jouissance est déjà établi, mais qu'il soit parole ne donne pas le statut dernier de l'inconscient, un statut non plus de parole mais d'écriture. Comme nous l'a enseigné Jacques-Alain Miller dans son cours de 2010-2011, c'est dans Le Séminaire *Le sinthome*, puis dans « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », que se décide la dernière acception d'inconscient comme réel, c'est-à-dire l'inconscient au niveau du « sinthome », c'est-à-dire encore, la répétition, l'itération d'un signifiant Un qui vient à s'écrire d'une lettre par le « sinthome ».

C'est ce vers quoi je me risque à tirer les deux phrases précédemment citées pour faire le lien avec une autre du Séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », quatre années plus tard : « L'inconscient c'est qu'en somme on parle – si tant est qu'il y ait du parlêtre – tout seul. On parle tout seul parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose. »⁷

Il me semble que cette phrase fait le lien entre celles du Séminaire *Encore* et la dernière appréhension donnée par Lacan de l'inconscient comme écriture d'un signifiant dans le « sinthome », qui se répète et « constitue le fondement de l'existant »⁸, comme le dit J.-A. Miller.

Il nous faut encore dire un mot de la jouissance de l'inconscient et de son lien au corps. Dans Le Séminaire *Le Sinthome*, la jouissance est attribuée au corps, au corps propre. La substance jouissante appartient au corps qui se jouit de lui-même⁹. La question est de saisir comment peuvent se rencontrer le signifiant, la matière signifiante, et la jouissance du corps pour qu'on puisse parler d'inconscient ?

Une première réponse est que la notion de *parlêtre* noue la parole et la jouissance du corps, contrairement au sujet qui n'entre en rapport qu'avec le signifiant. Le *parlêtre*, c'est un corps qui « se jouit », mais c'est aussi un corps qui parle, et qui jouit de parler.

J.-A. Miller nous a éclairé sur ce point dans le développement de son sixième paradigme¹⁰ : c'est bien le corps qui jouit de différentes façons, y compris en parlant. Le *parlêtre* parle avec son corps. La parole, écrit-il, est un « mode de satisfaction spécifique du corps parlant ». Ce qui ne veut pas dire que la parole est le seul mode de jouir du corps. Un corps jouissant parle *lalangue*, c'est-à-dire une parole qui ne s'adresse à aucun Autre.

Pour que le corps jouisse en parlant, il faut primordialement une prise du langage sur le corps. Il faut que, ce que Lacan appelle le Un, le Un signifiant S₁, s'imprime sur le corps. C'est en cela, dit J.-A. Miller, que le langage peut être dit *appareil de jouissance*¹¹.

Le langage introduit dans la jouissance la répétition du Un. Le Un de langage fait irruption dans la jouissance, il fait trouble de jouissance, dit J.-A. Miller, dans l'océan de jouissance homéostatique¹². Cette fixation traumatique commémore pour tout sujet la répétition de jouissance à laquelle il s'attachera. C'est cette inscription qui dans le tout dernier enseignement de Lacan définit l'inconscient.

C'est pourquoi J.-A. Miller¹³ fait de l'addiction une généralité pour tout sujet. Nous sommes tous *addicts* au sens où nous sommes tous soumis à la répétition du Un de Jouissance dans sa rencontre avec le corps.

⁷ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », *Ornicar ?*, Paris, Lyse, n° 14, Pâques 1978, p. 7.

⁸ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, année 2010-2011, leçon du 4 mai 2011, inédit.

⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 26.

¹⁰ Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, Paris, Le Seuil, octobre 1999, p. 28.

¹¹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « Vie de Lacan », *op. cit.*

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*



Chez la plupart des sujets, cette marque du Un sur le corps ne s'appréhende qu'à partir de l'appareillage de savoir qu'ils ont constitué, à partir de leurs formations de l'inconscient, de leur fantasmes, de tout ce qui fait sens, à partir de leurs délires, mais aussi pour l'analyste dans l'expérience analytique, à partir de l'attention portée à ce qui se répète, inchangé, hors sens. « Là où ça parle ça jouit » peut illustrer à peu près tous les cas de sujets que nous rencontrons, y compris quand l'inconscient est à ciel ouvert, sauf si l'on prend cela à partir de la dimension itérative que j'ai soulevée à partir du TDE de Lacan. J'ai choisi un cas, qui est du côté de la jouissance du *parlêtre* comme répétition du Un commémoratif de la rencontre « traumatique ».

Le cas de Monsieur V.

Il s'agit d'un sujet pour qui un événement traumatique de l'enfance a marqué et orienté toute la vie, redoublant le trauma primitif et incontournable qui inaugure la rencontre chez tout un chacun, du langage et du corps. J'en ai cherché les effets singuliers.

L'évènement traumatique

Alors qu'il a trois ans et demi, lors d'un retour de vacances, la mère de monsieur V., qui conduisait la voiture, s'endort au volant. Son père meurt dans l'accident et lui est éjecté de la voiture : traumatisme crânien, multiples fractures. Il est hospitalisé pendant cinq mois et après trois semaines d'hospitalisation, il fait un accident vasculaire cérébral qui met sa vie en danger.

Sa mère est rapatriée chez ses propres parents à cinq cent kilomètres de distance, il reste seul, hospitalisé, voit sa mère une fois par mois et il ne lui est rien dit concernant la mort de son père.

Le sujet rencontre là ce que Lacan appelle, à la fin de son enseignement, un réel sans loi, un réel inassimilable qui va décider de ses modalités de répétition¹⁴. La brutalité de cette rencontre avec le réel, l'absence de mots et d'entourage favorise l'acuité de la dimension traumatique. Ajoutons qu'il n'a aucun souvenir de l'accident lui-même.

De onze à quinze ans il subira tous les ans pendant les vacances d'été une intervention chirurgicale des membres inférieurs et devra marcher longtemps avec des béquilles. Un des membres inférieurs grandissait plus vite que l'autre.

Sa mère lui a tout de même dit qu'il adorait son père qui était le seul à avoir de l'autorité sur lui. Il était un enfant capricieux, caractériel et têtu. Elle ne lui en dira pas plus et lui ne se souvient de rien.

La rencontre avec la psychanalyse

C'est lors d'un séjour en clinique de mars à août 2011 que j'ai rencontré M. V, puis régulièrement en cabinet depuis septembre 2011. Il a fait l'objet d'une présentation à la section clinique de Bordeaux par le Dr M.-F. Prémon pendant son hospitalisation.

Nous ne nous attarderons pas sur la structure, entre névrose et psychose. Si nous devions en discuter, ce serait entre névrose obsessionnelle et mélancolie, mais cela ne répondrait pas à la difficulté singulière de ce sujet avec l'Autre.

Ce qui nous intéresse, c'est la singularité de son mode de jouir qui apparaît dans les répétitions de son existence et de son discours, le lien de ces répétitions avec l'évènement traumatique et la légèreté de l'appareillage symptomatique.

La période de latence

¹⁴ *Ibid.*, leçon du 2 février 2011.



Toute sa vie est orientée par la marque traumatique. Pendant son enfance et son adolescence, il semble que le sujet ait réussi à colmater la brèche traumatique. Il y a cependant des indices notables.

Il est très accroché affectivement à sa mère et réciproquement. Il est solitaire. Il se passionne pour plusieurs activités mais qui mettent peu l'autre en jeu. Il fait du vélo cross (non sans danger), puis se passionne pour le modélisme. Il fait de la compétition, devient champion de sa région et collectionne les trophées. Il passe beaucoup de temps à la pêche, seul, dans les torrents de montagne.

Très tôt, il a des désirs pour l'Autre sexe : entre huit et onze ans, il a une historiette avec une cousine « avec des pratiques sexuelles déjà très avancées », dit-il. Mais cette rencontre précoce stoppe toute relation à l'Autre sexe jusqu'à la fin de l'adolescence. Il se tient à distance des femmes en multipliant les activités, mais en pensant de façon obsédante à elles. Ajoutons qu'en revanche, il a une activité masturbatoire très accentuée, quotidienne, voire pluriquotidienne depuis l'adolescence (jouissance de l'Un).

À dix ans, il découvre le hard rock par l'intermédiaire de son frère un peu plus âgé, cela restera une passion jusqu'à l'âge de trente-cinq ans. Il se met à jouer de la guitare électrique. Il n'est pas attiré par l'idéologie qui accompagne le hard rock, si ce n'est la dimension morbide ; il se met par exemple à faire des dessins très noirs, sataniques ; il s'identifie aussi à leur présentation physique et à leur habillement. Il se laisse pousser les cheveux et passe des heures à parfaire sa coiffure, il s'habille en cuir, il met des bracelets cloutés : « Je me construisais une image pour me faire une carapace, je me suis blindé avec cela. » Il était conscient qu'on le regardait et qu'il recherchait le regard de l'Autre. Il se soutenait narcissiquement de cet uniforme qui l'inscrivait imaginativement dans un groupe, le hard rock, dont, en fait, il se tenait à l'écart.

Ce qui centre cette période de sa vie, c'est son égocentrisme : « J'étais dans une bulle, j'utilisais les autres pour moi, j'étais très possessif. »

Le réveil

Après cette longue phase de refuge narcissique, M. V., à vingt ans reproduit quasiment à l'identique la scène de ses trois ans et demi : Il conduit, sa mère à côté, il vient de raccompagner sa petite amie du moment, il s'endort au volant à cent quarante kilomètres à l'heure. Mais cette fois tout le monde s'en sort, sans conséquences subjectives notables pour lui.

On pourrait analyser longuement cette scène et en rajouter sur le sens. Je ne le ferai pas. Ce qui m'intéresse là, c'est la stricte répétition.

L'amour

Ce sont les ruptures amoureuses qui vont le ramener avec fracas à la rupture accidentelle initiale.

À vingt et un ans, d'abord, il rencontre sa première grande histoire d'amour, Sandra, avec qui il restera trois ans et demi. Elle lui fait découvrir le grand amour, passionnel. Mais il recule devant l'engagement qu'il conçoit suivant deux modalités : elle commençait discrètement à faire entendre qu'elle aimerait avoir un enfant et il renonce à s'associer avec elle dans une entreprise professionnelle. Elle le quitte : « Tout mon passé que j'avais occulté est alors revenu à la surface, j'ai été laminé en mille morceaux ». Il mettra trois ans et demi à s'en remettre. Sa temporalité est rythmée par ce chiffre fatal.

Il ne dort quasiment plus, il pense à elle jour et nuit de façon obsédante, il a des idées de suicide. Il s'en remet alors à toutes les figures d'autorité et de confiance qu'il trouve, il voit deux psychiatres et une psychologue et surtout il renoue avec la foi catholique (mère catholique pratiquante). Il rencontre un prêtre, son « père spirituel », qu'il appelle à tout



moment, jour ou nuit, pour lui parler. Il va dans ce moment s'engager dans des groupes de prière, diverses activités caritatives et œuvres de soutien : SAMU social, aide aux handicapés. L'appel au père est ici majeur.

Après cette histoire très douloureuse, il en aura deux autres avec des femmes fragiles ayant toutes deux la particularité d'être noires : à vingt-neuf ans, il rencontre Nathalie. C'est une femme fragile, dépressive, psychotique, et il va se vouer à la sauver de sa maladie : « quand je sens une fragilité chez une personne, je suis attiré, c'est une mission pour moi de l'aider ». Elle le quitte brutalement sans explication. Il paie ses dettes avant la séparation.

Cela va se produire de nouveau et provoquer son hospitalisation en 2011 : il a rencontré cette fois une jeune femme réunionnaise au cours d'un accompagnement de malades à Lourdes. Elle a une maladie organique hématologique et chronique avec des crises répétées qui la maintient alitée pendant plusieurs semaines. Là encore il veut l'aider. Cette maladie le tourmente beaucoup. Notons ici que sa mère a eu de multiples pathologies organiques durant son enfance et son adolescence.

Tous deux catholiques et engagés, ils ont décidé de se marier et de ne pas avoir de relations sexuelles avant le mariage (il n'a actuellement pas eu de relations sexuelles depuis huit ans). Il dit très bien que cette décision était, pour lui, une tentative de protection, de garantie contre une rupture.

Du fait, même de cette parole d'engagement il se met à douter. Tout l'angoisse : elle souhaite avoir des enfants, il ne peut pas l'envisager. Être père est au-dessus de ses forces. Elle voudrait repartir vivre à la Réunion, il ne peut envisager de quitter la métropole, il a peur du climat, de la différence de culture etc. Il tergiverse, il ratiocine en permanence, de nouveau il ne dort plus, sa pensée tourne en rond.

Il passera les six mois de séjour à la clinique, pris dans ses obsessions sur une décision à prendre, tant et si bien que la relation finira par se déliter d'elle-même. Il présente pendant son séjour une grande tristesse, il est angoissé et ressent un profond mal-être, voire par moment une souffrance morale.

Les ruptures amoureuses viennent chez cet homme répéter la rupture traumatique qu'il avait réussie plus ou moins à colmater. L'autre de l'amour n'est supportable que s'il est vécu dans le registre idéalisé de l'imaginaire : sauver l'autre de sa faiblesse, du rejet (race noire), de la maladie. Mais la dimension symbolique de l'amour qui est d'abord l'engagement lui est impossible. Pris dans la jouissance de l'Un, il ne peut qu'être en difficulté avec le lien à l'Autre que met en jeu l'amour.

Donner sens

Il parle très peu du traumatisme initial et fait peu de liens entre les répétitions de sa vie et ce traumatisme. Ça se répète et ça n'en sait rien, pourrait-on dire.

En plus d'une année d'entretiens dans les divers lieux où je l'ai rencontré, il lâchera cependant quelques phrases fortes qui donnent un peu de sens aux conséquences de cette effraction : « Je me sens coupable de l'accident comme si j'étais responsable. », « Parce que mon père est décédé, c'est comme si moi-même je n'avais pas le droit de vivre. », ou encore, « C'est comme si je portais la responsabilité de ma mère dans l'accident. »

Un souvenir d'enfance : il tapait sa tête contre un mur à répétition quand il écoutait de la musique.

Ces quelques éléments glanés au fil des nombreux entretiens ne seront pas exploités par lui.

Le travail

Le travail est aussi un grand tourment. Précis, méticuleux, précautionneux à l'extrême, scrupuleux, il n'est jamais satisfait de ce qu'il fait, il veut être parfait, irréprochable. Et surtout il est dans l'anxiété permanente de ne pas arriver à faire les choses à temps, et de ne



pas tout avoir prévu. Il vit pour tout dans la peur du lendemain, ce qui le fait en permanence cogiter.

Il élève des poissons, des esturgeons qui vont donner le caviar d'Aquitaine. Il a un BTS d'aquaculture. Il a consacré sa vie à cela, trop, il y consacre des week-ends, à certains moments il y retourne la nuit. Ajoutons qu'il est employé, ce n'est pas son entreprise.

Il est hanté par l'idée de ne pas amener ses alevins à maturation, d'en voir mourir certains. De plus il est très affecté de devoir, à certaines phases du développement, détruire des poissons qui sont en trop grande quantité et qui menaceraient l'élevage si on les sauvait. On retrouve le dilemme infernal de détruire ou sauver : son père est mort, il a survécu.

Sa rencontre avec la psychanalyse

Très peu de formations de l'inconscient sont présentes, quasiment pas.

Il fera part de deux rêves. Enfant, un rêve répétitif : il est dans sa chambre, il y a une personne en ombre chinoise, il tend les bras en disant « Papa », il ne peut l'attraper.

Un autre, répétitif aussi : une masse noire l'écrasait, l'étouffait. Il n'est pas sûr qu'on puisse parler ici de formations de l'inconscient.

Depuis sa sortie de la clinique, il a des entretiens hebdomadaires avec moi en face-à-face. Il fait le récit répétitif de ses angoisses et de ses rituels obsédants, les mêmes que celui déjà dit et redit pendant ses mois d'hospitalisation. Sa position transférentielle fait bien appel au sujet supposé savoir, il est dans une demande discrète à l'analyste de se voir soulagé de ses souffrances, mais il n'a pas d'intérêt pour le savoir inconscient. Il ne cherche pas à dire, à donner sens à ce qui lui est arrivé ou à ce qui lui arrive. Il n'apparaît pas non plus de scénarios fantasmatiques. « Le sujet est heureux », il est pris dans la répétition de jouissance pulsionnelle, de jouissance de l'Un.

La répétition de jouissance du trauma se déploie suivant diverses modalités métonymiques. Mais au fond, il dit toujours la même chose.

Ce sujet répond bien à la phrase de Lacan¹⁵ : « On parle tout seul parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose. » La question est : comment limiter, comment arrêter cette répétition sans fin ? Certainement pas par une interprétation qui mettrait en jeu le sens, ça glisse comme sur la plume d'un canard, mais par une interprétation qui trancherait et lui laisserait entendre son enfermement dans le « ça veut jouir » au prix du « ça veut dire ». Reste à trouver !

¹⁵ Lacan J., Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », *op. cit.*